Parution ponctuelle & gratuite
décembre
2023
N°77

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Une fois encore, en cette fin d'année, nous avons jeté nos filets dans le fonds des éditions L'Amourier et en avons ramené des lectures pour les temps d'aujourd'hui. Si certains de ces livres nous mènent en des terres étrangères (Éthiopie, Maroc) d'autres, dans un mouvement que l'on pourrait dire inversé, ramènent l'étranger à nous. Mais ce passage à l'étranger n'est-il pas le fait même de la littérature ? "Voir le jamais vu", comme le dit Françoise Oriot à propos du livre de Michel Diaz, ***Le Gardien du silence***.

Le livre nous tend le miroir d'un étranger qui serait nous-mêmes. De l'étranger en nous. Toute lecture, de ce fait, est bascule. Lire est moins s'évader, comme on le dit souvent, mais plutôt s'évaser. Faire place. Agrandir l'espace de sa tente. Jusqu'à se rappeler que dans le langage biblique *matrice* et *miséricorde* sont faits des mêmes consonnes. Lire, comme écrire, seraient-ils des *œuvres de miséricorde* comme le suggérait le regretté Mathieu Riboulet ? On le voit – et c'est ce que nous suggère ici Bernard Noël avec sa lucidité tranchante – rien, là-dedans, qui puisse se glisser sur les rayons de la marchandisation qui installe *un appétit de consommer là où, depuis toujours, notre intériorité avait son lieu*. Or, c'est bien cela qu'il nous faut défendre bec et ongles quand bien même ils auraient la fragilité de ceux des jeunes enfants. *L'homme est l'homme*, écrit Christophe Bagonneau dans ***Éthiopiques***, *non parce qu'il est habile à manier des outils ou à plier le langage, mais parce qu'il a besoin de sens pour survivre*. Nous y voilà. À ce labeur sans fin. Nous avons cru longtemps que notre avenir était devant nous dans la lumière d'un premier matin radieux. Mais plus nous allons, plus nous savons qu'il est dans cette fragilité qui, aux jours sombres, nous tient lieu de respiration. La guerre en Ukraine a réveillé la belle figure libertaire d'un de ses enfants : Nestor Makhno. Lui qui disait (ainsi que me l'a transmis Armand Gatti qui voulut que ses cendres, au Père Lachaise, fussent déposées à quelques cases de celles de Makhno) : *Prolétaires de tous les pays, descendez dans vos propres profondeurs, cherchez-y la vérité, vous ne la trouverez nulle part ailleurs*.

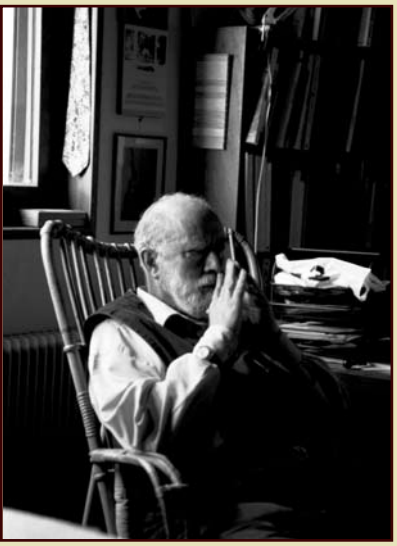
Nous creusons. Nous descendons. Certains jours de sang il n'y a que là que nous puissions trouver l'azur. À condition de ne pas s'y laisser enfermer dans l'endormissement de qui se croit trop beau, trop belle, dans la bonne conscience de son miroir. Peut-être en sommes-nous déjà à ces temps où l'on ne parvient plus à *espérer qu'un jour on pourra de nouveau respirer sans masque sous le ciel dégagé de sa tourbillonnante ordure et commencer enfin l'inventaire des vestiges*, comme l'écrivait Michel Butor dans cet extrait de sa ***Géographie parallèle*** donné ici.

Nous sommes dans la débâcle. Tenus muets tant les mots nous manquent pour simplement dire ce que nous voyons – ou plutôt : ce devant quoi nous détournons notre regard pour ne pas suffoquer. Se dire qu'il y eut des temps pires n'est d'aucun secours. Ni se dire qu'il y en aura de meilleurs. Nous sommes là. Défaits de tout. Avec comme seule richesse de le savoir et de ne pas s'y résoudre. Nous essayons encore.

Michel Séonnet
Président de l'Association des Amis de L'Amourier

Les photographies ponctuant ce ***Basilic*** sont de **Cécile Oriot**.

Michel Butor



© Marc Monticelli

VI – LES TISONS DES SOULÈVEMENTS

On aura beau détruire, aplanir, araser, creuser pour des étages de parkings, puis reconstruire en nouveau style, aguicheur ou sévère, post- ou pré-, rôderont toujours dans ces avenues et parvis les escarbilles incandescentes, attendant la moindre accumulation de déchets, guettant la moindre négligence ou grogne de la force publique pour embraser foules et greniers, saper les socles des idoles du jour avec leurs psaumes de millions dans toutes les monnaies de la planète. En dépit des métaux et vitres, des haut-parleurs et des enseignes, des protestations d'abondance et de progrès, des jeux du cirque sur les ondes et des distributions de rubans, la révolte couve, les poings se préparent, les torches passent de fin de siècle en tournant de millénaire, de plus en plus grondantes et désinvoltes, de plus en plus instruites et voyageuses, pour essaimer au vent des migrations remémorées ou entrevues les pétales du livre des rues, incendier l'horizon, ébranler l'univers.

VII – TEMPS DE GUERRE

Les vieux champs, les vieilles plages, les vieilles villes et même les vieilles montagnes, tout cela s'est recroquevillé sous l'orage de fer et de cendres. Un filet d'amertume et de résignation empiège tous les survivants terrés dans les caves. Parfois ils rampent jusqu'aux soupiraux pour assister à la dissolution en fumées et poussière des dernières épaves de bâtiments célèbres. Au milieu des moignons et des râles on compare les projets pour les nuits qui viennent, sans oser regarder plus loin, sans parvenir à espérer qu'un jour on pourra de nouveau respirer sans masque sous le ciel dégagé de sa tourbillonnante ordure et commencer enfin l'inventaire des vestiges.

XIX – BITUMES DANS LE PROCHE-ORIENT

Limons du Nil, baumes de Judée, quelles tourmentes remuent vos marécages en agitant roseaux et papyrus, sagaies et hallebardes, étendards et haut-parleurs, mitrailleuses et lance-grenades ! Sur le sommet du Sinaï ne nous est plus révélée que la loi noire : tu devras tuer ou être tué, voler ou être dépossédé, mentir ou être ridiculisé, que les scribes enchaînés transmettent par tous leurs ordinateurs. Ô ville de Minieh ma nourricière que je retrouve sous l'encre, comment réussis-tu à respirer dans ces miasmes que les vents du désert ne parviennent plus à disperser ?

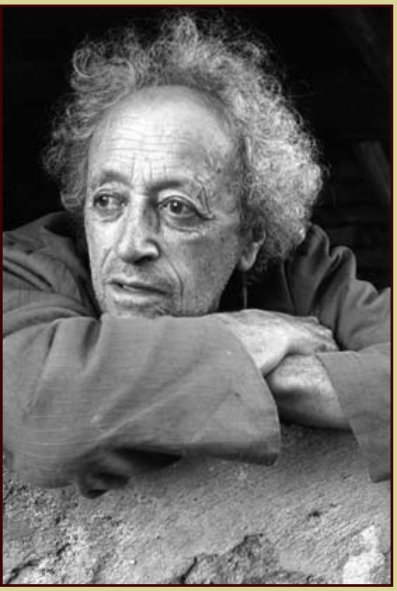
XX – LA VILLE DES LAMENTATIONS

Hélas toutes les voies ne sont-elles pas devenues douloureuses ? Quelle épaisseur de ruines, quels tourbillons de bruits, quel conservatoire de plaies ! Gibets à tous les carrefours, poteaux de torture sur toutes les éminences; et l'on a beau avoir déblayé parpaings et barbelés dans la vallée de la géhenne, fumées, râles et puanteurs hantent ses jardins aux exquises roses. Des dieux déchiquetés tordent leurs lambeaux dans les piscines sèches parmi gravats et immondices. Le soir l'enchanteresse lumière se met à saigner sur le sable. Heureusement les pierres de la nuit escaladent et recouvrent peu à peu les murailles écorchées en escaliers vertigineux pour nous faire accéder aux psaumes, palmes et torrents des plantations célestes que sauront développer nos descendants, oasis tant cherchés où les orgues et harpes vibreront à toutes nos misères, leur donnant enfin le sens dont elles manquent si horriblement.

in ***Géographie parallèle***, *coll. Carnets*, éd. L'Amourier

À BAS L'UTILE

Bernard Noël



© Maxime Godard

Dans l'univers de la communication, tous les mots sont piégés à commencer par le mot "communication" lui-même qui, il n'y a pas si longtemps, désignait la meilleure part de la relation entre les humains : il s'auréolait ainsi d'un caractère sacré alors qu'il nomme désormais un espace d'échange où comptent seulement la propagande et le commerce. La "communication" trouvait autrefois son sens dans un état d'engagement vers l'extérieur qui correspondait à notre capacité d'expression, et constituait la base de notre humanité. Il est donc particulièrement significatif que le monde actuel s'en prenne à ce trait fondamental. A-t-on conscience que c'est là une modification à ce point radicale qu'elle est en train de changer la nature humaine en installant un appétit de consommer là où, depuis toujours, notre intériorité avait son lieu.

Ce changement de nature, en cours de généralisation, est assez implanté pour qu'on en mesure déjà les effets. Son progrès très rapide se confond avec le succès de la société médiatique. Pour la première fois dans l'histoire, c'est la séduction qui opprime et non pas la violence. Comment ne cèderait-on pas à un spectacle dont le flux occupe votre intériorité tout en vous procurant délassement et plaisir ? Ce flux n'a d'autre sens que son propre mouvement, et ce mouvement est assez entraînant pour susciter une disponibilité passive qui a reçu l'étiquette de "cerveau disponible". Cet organe immatériel (je n'ose dire inorganique) est greffé sur nos corps comme une bouche dont l'avidité ne cesse d'être excitée.

Cette avidité fonctionne sur la privation : il ne s'agit surtout pas de la satisfaire mais de la leurrer encore et encore afin de la rendre insatiable. L'étrange est que cet appétit ressemble à celui de la connaissance alors qu'il en est la caricature. Les comparer peut toutefois servir ici d'indicateur pour aller vite tout en essayant de dénouer quelques ambiguïtés. Le meilleur moyen d'entretenir la disponibilité du cerveau est de lui donner à consommer des produits qui ont l'air de relever, sinon de la connaissance, au moins du savoir. Et l'apparence du savoir est facile à fabriquer sous la forme de l'information car tout est prétexte à informer : la politique, le sport, les voyages, la science, l'histoire, l'industrie, la société… De plus, aussi manipulée soit-elle, l'information donne toujours l'impression d'être objective car elle semble appartenir au domaine public, autrement dit à tous.

L'information est ainsi le modèle parfait de ces produits immatériels dont la consommation à grande échelle est destinée à devenir la culture tout en constituant de superbes rentes pour leurs producteurs. L'intérêt de ces derniers exige que le statut de tous les immatériels soit égalisé sur le modèle le plus courant, donc sur celui de l'information.

Dès lors, on voit comment s'est mis en place une métamorphose généralisée qui, après avoir dénaturé l'expérience

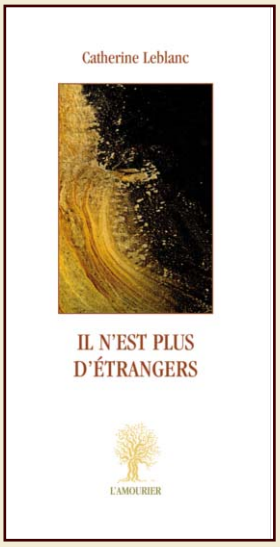
intérieure, travaille à dénaturer une à une ses activités afin d'en disqualifier toutes les créations. Vouloir que les œuvres considérées par la tradition comme "œuvres de l'esprit" circulent comme de l'information est une entreprise de faussaire mais témoigne plus gravement de la volonté de détruire leur nature. Je n'aime pas le mot "esprit" pour la raison qu'il a trop servi à nier le corps ; je n'aime évidemment pas davantage le mot "spirituel" mais le mot "immatériel" parasite si dangereusement sa place que mieux vaut en revenir à lui. Peut-être n'est-il pas inopportun de signaler à ce propos que le mot "spéculation" a bien plus longtemps désigné une activité de l'esprit que de la finance : triste fin !

L'immatériel est l'envers du spirituel comme l'information est l'envers de l'œuvre de l'esprit : leur utilité les épuise alors que l'inutilité des œuvres sans cesse en recharge le sens. On peut résumer ce phénomène en disant que l'information s'efface dans sa compréhension alors que l'œuvre ne se contente jamais d'être comprise parce qu'elle exige sa re-création. Et la re-création est, bien entendu, le contraire de la consommation, qui exige quant à elle l'épuisement constant de ses produits. L'idée même de consommation culturelle est donc une aberration car tout ce qui est essentiel dans la culture est inépuisable.

Cette esquisse est trop schématique pourtant, toujours schématiquement, j'ajouterai que l'industrie de l'immatériel – et n'est-il pas paradoxal d'associer ces deux mots ? – que l'industrie de l'immatériel a trouvé le meilleur moyen de dématérialiser le monde et nous-même non pas dans l'image, bien qu'elle semble sa langue universelle, mais dans le flux des images. Ce flux visuel, comme on le sait, occupe l'espace mental, mais on ne soulignera jamais assez qu'il doit son pouvoir d'occupation au fait qu'il est à la fois dans les yeux et devant eux de telle sorte qu'il n'y a plus aucune différence entre ce qui est représenté dans votre intériorité et la représentation extérieure que celle-ci devrait en projeter si l'emportement du flux ne l'empêchait de réfléchir. Pas de marge pour la réflexion, pas de marge pour l'imagination. En somme, pas de marge pour la liberté de penser, c'est le but de la domination de l'immatériel…

Je terminerai par l'évocation d'une posture, qui est peut-être anecdotique, mais qui introduit de la matérialité dans un acte en apparence immatériel. J'ai pris un jour conscience que ma position de lecteur mettait en rapport une verticale, celle justement du lecteur, et une horizontale, celle du livre ou, si vous préférez, de la page. L'acte de lire se déroule dans l'espace angulaire ainsi formé dont il fait le lieu d'une relation. L'habitude nous empêche de percevoir le prélèvement qu'effectue le regard dans le texte, puis son transport vers le cerveau. Mais dès lors que l'attention est éveillée, le déplacement de la matière verbale devient sensible à la manière d'un mouvement organique, et il s'en suit un regain d'incarnation… Je me demande si le changement de posture qu'implique le face à face avec l'écran des diverses machines de la communication – face à face qui, par ailleurs, est depuis toujours l'attitude symbolique de la relation humaine – intensifie notre précipitation dans l'immatériel au prix d'une perversion de plus de la nature de la relation…

Vous pouvez retrouver ce texte en accès libre sur le site amourier.fr (2010)
et dans ***L'Outrage aux mots***, © éd. P.O.L, publié en 2011



IL N'EST PLUS D'ÉTRANGERS

de

Catherine Leblanc

par Marie Jo Freixe

Je retrouve dans ma bibliothèque ***Il n'est plus d' étrangers*** de Catherine Leblanc, publié en 2015 par les éditions L'Amourier. Dans le contexte actuel où la question de l'étranger se pose socialement et politiquement, le titre résonne en moi d'abord comme un écho aux mots de Térence, le poète latin : *homo sum, nihil humanum alienum puto*, je suis un homme, je pense que rien d'humain ne m'est étranger. Ces mots ont plus de 2000 ans !

La lecture du recueil va nous mener, sans contextualisation, à la complexité de ce thème qui se révèle dans la banalité du quotidien et à la beauté qui surgit quand on ne l'attend pas. Nous y invite d'ailleurs le haïku de Kobayashi Issa en exergue :

Á l'ombre des fleurs de cerisiers
il n'est plus
d'étrangers

Me semble primordial le chapitre ***Passants*** dans lequel Catherine Leblanc nous offre des croquis d'anonymes sur lesquels se pose son regard (et le nôtre!) : elle les sort de l'ombre, les met en lumière. Ainsi se crée le lien, se créent des rencontres avec les passants : *Ils vont et viennent, ils passent. Ils traversent la place. Comme eux je passe. Les impressions, les sensations qu'ils laissent sont fugitives, parfois trop ténues pour être retenues, parfois trop fortes pour être oubliées. Jamais trop brèves pour être nommées.*

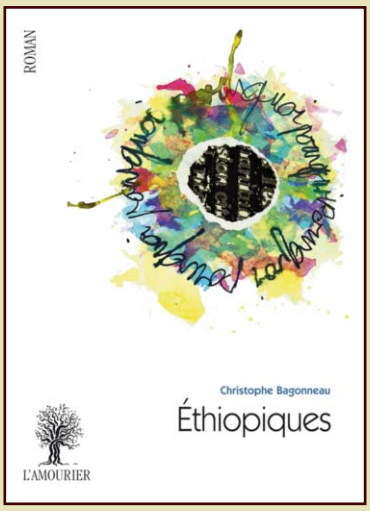
Dans cette foule anonyme elle donne à voir avec empathie, d'une écriture précise, sans fioritures, des personnages de tous âges, de toutes conditions, à divers moments de la vie. Le texte est âpre pour le SDF, ou le garçon contrôlé par la police, ou les vieillards, ou le mourant. Plus léger, heureux, lorsqu'il touche à l'esprit d'enfance, à la maternité, à l'amour, mais dans la conscience de l'éphémère des choses et des fantômes à venir.

Le lien ou plutôt les liens *fragiles et douloureux* c'est aussi dans sa pratique de psychologue pour enfants qu'elle les a fait émerger. Elle en donne quelques aperçus dans ***Pages volantes*** en fin de recueil qui sont plus que des notes de praticien. Nous y rencontrons des enfants qui disent non, dont les mots ne s'accrochent pas, qui se méfient des mots. Et pourtant, elle les rencontre. Et quel bonheur que d'entendre : *Avant j'avais fermé la porte à clef. Maintenant, des fois, je l'ouvre.*
Mais la thérapeute et l'autrice sont bien là : *J'apprivoise des méfiants, des sauvages. Ils me reposent de ma propre sauvagerie.*

Dans ***Parole première*** ou comment on découvre dans l'enfance la lecture et l'écriture, c'est un retour à l'enfance de l'autrice même, et à l'émotion des découvertes, des apprentissages : *il y avait quelque chose à puiser dans les pages* et la réticence aux mots : *Il valait mieux ne pas ouvrir la bouche* et pourtant avoir *le sens des langues… entendre le mot est un bienfait… je comprenais… je l'expliquais aux autres.*
Partons d'un conte de l'enfance, propre à nourrir l'imaginaire de l'enfance. L'histoire des maisons des trois petits cochons pour se protéger du loup conduisit la fillette qu'elle était, à une question déterminante : quelle maison construire ?… *j'avais trouvé, ce serait une maison de mots. Je lisais et creusais l'écart avec l'ombre. L'espace intérieur se bricolait, se construisait. Entre les lignes, les autres apparaissaient. Ils partageaient les mêmes émotions, mais le disaient d'une manière unique. Je le dirai aussi.*
Et c'est en disant que Catherine Leblanc nous conduit vers un pays qui se crée dans les pages des livres. Nous ne serons jamais seuls puisque quelqu'un écrit pour révéler *des liens secrets, des ferveurs en partage.*
À nous lecteurs d'accepter le partage !

Marie Jo Freixe

Il n'est plus d'étrangers, éd. L'Amourier, *coll. Thoth*, 12,00 €



ÉTHIOPIQUES

de

Christophe Bagonneau

L'Éthiopie est un pays où l'on croit que les visions intérieures ou corporelles, que les songes éveillés ou produits par le sommeil du juste, que les révélations, voix entendues au tréfonds ou convictions intimes, sont autant de canaux par lesquels Dieu s'adresse à son messager et parle à son peuple.

par Michel Séonnet

Même s'il faut attendre la page 46 pour le lire, on l'aura compris bien avant. Ces ***Éthiopiques*** dans lesquelles nous entraîne **Christophe Bagonneau** sont faites autant de paysages que d'histoires et de mythes : de foi et de révélations.

Nous avons tellement en tête les images des guerres, de la misère, des famines qui ravagent l'Éthiopie que l'on en oublie que cette terre est terre sainte.

Nous avons été visités, et notre terre en a été bénie.

Et c'est d'ailleurs au gré de ces lieux saints, de ces lieux bénis, que le jeune Kebkab va nous entraîner.

Maintenant, je parcours seul les hauteurs d'Éthiopie dans les parfums épicés de résine et de genévrier d'autres fois, dans le bruit, la poussière et la puanteur des gaz d'échappement des camions et des bus qui encombrent les axes principaux… dans l'odeur âcre aussi des chemins terreux, maintenant que je marche à l'écart, me demandant encore et encore, à chaque détour, dans chaque village, dans le regard de chaque personne croisée au hasard, s'il s'agit bien là du Royaume de Saba, des restes, des ombres, des échos lointains du pourtant autrefois magnifique Royaume de Saba.

Fils de prêtre, Kebkab se préparait lui même à devenir prêtre, lorsque le doute l'a saisi. Une simple question posée à son père au revers du *Prologue* de l'évangile selon saint Jean :

– "*Au commencement était le Verbe…* Pourquoi, papa ?"

Comment faire un prêtre de quelqu'un qui pose de pareilles questions ?

Les responsables religieux vont donc le mettre sur les routes, moins pour répondre à ses questionnements que pour qu'il en soit *affamé de questions plus encore qu'il ne l'était déjà.*

Ainsi sera-t-il amené à visiter de célèbres ermites.

Abouna Yosef, dans sa *"montagne-église" creusée dans le roc, et au cœur de la roche, l'impalpable et terrifiante présence de l'Esprit.*

Abba Salama, reclus dans sa niche à Lalibela, *la Jérusalem noire.*

Abouna Yasous, sur les bords du lac Tana au milieu duquel se trouve l'île de Kirkos où ont séjourné les véritables Tables de la Loi autrefois remises à Moïse.

Tous les trois, à leur manière, vont lui raconter l'*Évangile secret de Philippe*, avant que Kebkab ne s'aperçoive que celui-ci n'est fait que d'images. Et que *chacun* (des ermites) *avait rempli les images de ses propres mots et de ses arbitraires souvenirs scripturaires*. Kebkab en déduit que, bien loin d'avoir à répéter quelque catéchisme, il lui revient d'*ouvrir le coffre de (sa) propre mémoire.*

Ce roman à la langue puissante, sensible, aromatique, est avant tout un roman de questionnement. Foi et doute sont comme les deux faces d'une même pièce.

Le doute : *serait-il une forme de soif qui nous justifie en même temps qu'elle nous définit ?*

Et la foi ? *Voilà donc un bien curieux sentiment que celui de croire. À quoi, physiquement, puis-je en effet le rattacher, sur quoi puis-je m'appuyer pour affirmer que je crois ? Je sais ressentir et décrire la peine, la graduer au besoin, mais la foi ? Où prend-elle racine, et par quoi est-elle justifiée ?*

Doute et foi ne concernent pas seulement ici le sentiment religieux. Car au revers du parcours initiatique de Kebkab, nous sommes entraînés sur les pas de son ami Gezagn.

Était-ce de l'amitié ? [Nous étions] *définitivement contaminés l'un par l'autre, à jamais*

différents de ce que nous avions été avant de nous connaître, et un peu plus semblables l'un à l'autre désormais.

Là où Kebkab suit les chemins de la religion, Gezagn poursuit, lui, ceux de la technique et de la science. Mais lui aussi est confronté au doute. D'un côté, *le sentiment d'impeccabilité des mathématiques, le calme émerveillement des choses.* Mais de l'autre : *à quoi bon ce qui l'entourait, ce qu'il était, si l'homme, dans l'indifférence complète d'un univers sans conscience n'est qu'une somme de hasards et le fruit de l'accidentel ?*

Loin de nous confronter à une banale opposition, Bagonneau creuse les certitudes aussi bien que le doute. Car les chemins de la vie ne vont pas conduire le "scientifique" Gezagn à quelque destin européanisé. Bien au contraire. Le voilà en route pour le pays Konko aux traditions millénaires. Fils de roi, il est appelé à être roi à son tour de ce peuple antique. Il ne rechigne pas. Comme Kebkab, il accepte librement d'être le fruit d'une histoire qui depuis longtemps le précède.

Ce beau livre de Christophe Bagonneau est tout autant voyage que méditation. L'homme ne s'y révèle homme que dans la tension où le met le *je ne sais pas*.
Abbi Yasous avait expliqué à Kebkab que si Adam connaissait le bonheur parfait au jardin d'Éden, il lui manquait néanmoins *la pleine conscience de sa félicité*. Dieu, en lui retirant sa présence, aurait fait *de son apparente absence le moteur de notre bonheur.*

Au commencement était le Verbe.
Au commencement était la question.

Chemin faisant, Kebkab prend conscience de ce que *l'homme est l'homme non parce qu'il est habile à manier des outils ou à plier le langage, mais parce qu'il a besoin de sens pour survivre.*

Michel Séonnet

Éthiopiques, éd. L'Amourier, *coll. Fonds Proses*, 14,50€

LE GARDIEN DU SILENCE

de
Michel Diaz

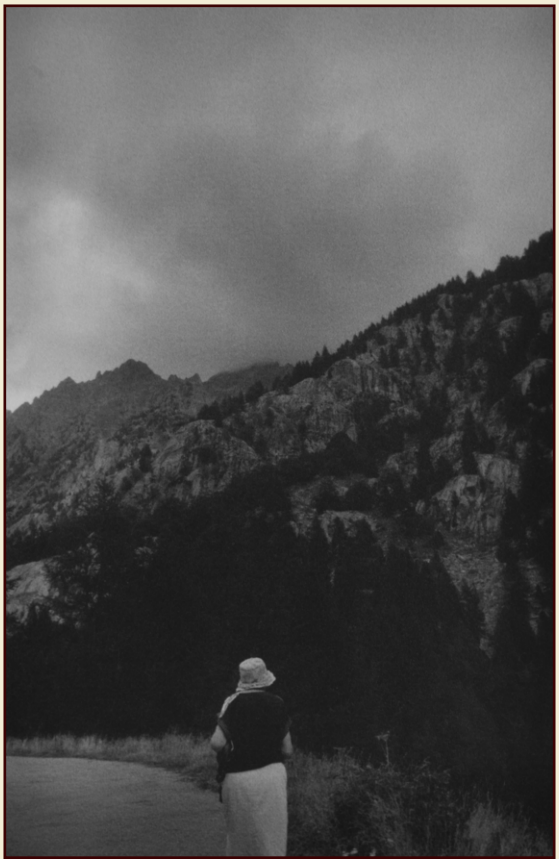
par Françoise Oriot

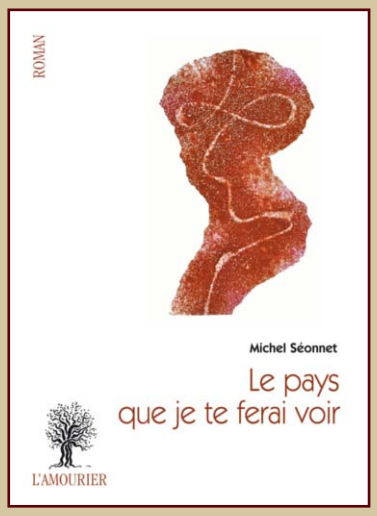
Le bonheur d'être soi est celui qu'éprouve le cheval qui a désarçonné son cavalier, écrit Edmond Jabès. Quel est ce cavalier qui nous tient en bride, nous talonne les flancs, nous empêche d'aller où nous le désirons ?

Dans les nouvelles du ***Gardien du silence***, Michel Diaz met en scène des personnes d'aujourd'hui ou d'une proche dystopie – à l'actualité étonnante –, dont l'existence se trouve bouleversée par l'affrontement avec une figure d'autorité – ce cavalier sans pitié dont nous subissons, avec plus ou moins de dommages, le poids sur nos reins.
Dans le mode le plus doux, ce sera une mère *dissimulant les verges inflexibles de son autorité sous le masque avenant d'une très digne vieille dame* ; dans le pire, un frère, auquel il *semblait normal, je dirais même naturel, d'exercer sur elle un complément d'autorité*, va outrager sa sœur de la plus abominable façon.
La plupart d'entre nous, si les violences familiales et de genre nous sont épargnées, aura affaire au pouvoir politique incarné par le juge de la première nouvelle : rencontre inévitable quand on est convaincu que le monde file *un très mauvais coton* et qu'il faut *travailler sans relâche à le transformer*.
Comme Shakespeare chez lequel se succèdent scènes de pure comédie et scènes tragiques – on dit même que les comédiens privilégiaient, allongeaient, telle partie du canevas en fonction du public du jour –, Michel Diaz ménage des respirations pour le lecteur et varie le ton de ses nouvelles à la forte incarnation. On reconnaît le travail de l'homme de théâtre ! Nous ne sommes pourtant pas au théâtre, même si plusieurs personnages pratiquent cet art car c'est notre monde qui est représenté – sans héroïsme – et dans une fraternité qui implique de plus en plus le narrateur. En effet, d'anonyme dans la première nouvelle, il devient témoin puis participe à l'action dans les suivantes pour finir à la fois sujet et objet de l'écriture. Par cette progression de l'extime vers l'intime, Michel Diaz entraîne le lecteur à une identification empathique qui creuse ce qu'il y a de plus humain en nous.

Les personnages sont croqués dans des attitudes qui excitent notre nerf optique, telle cette femme qui *surgissait comme une ombre, poings vissés sur les hanches, le visage crispé d'impatience, et gémissait que si je ne m'exécutais pas à la seconde même {…}* ou cet homme qui a perdu son carnet alors qu'il *le glissait dans la poche intérieure de son blouson ou celle arrière de son pantalon, avec un stylo-bille ou un bout de crayon, l'en tirait pour noter, adossé à un arbre ou assis sur un banc, les quelques phrases qu'il avait d'abord tournées dans un coin de sa tête {…}*
Dernière figure d'autorité : celle de la mort où plus rien d'autre n'existe qu'*une terre stérile, couverte de hiéroglyphes, une étendue de sable où silence et oubli se sont enracinés*. Or cette figure, dans un audacieux contrepoint, use magnifiquement de notre plus belle création : la langue, dont la mélodie obsède le narrateur de la dernière nouvelle et, sans doute aucun, Michel Diaz lui-même. La langue et sa capacité à donner à voir le jamais vu, *la fontaine d'eau blanche où repose le sable du passé*, à dire l'indicible, ce non-lieu d'*un si vieux silence* offrant, en ultime vision, un sourire qui nous submerge *d'un frisson de tendresse éternelle*.

Le Gardien du silence, éd. L'Amourier, *coll. Fonds Proses*, 16€





LE PAYS QUE JE TE FERAI VOIR

de
Michel Séonnet

ou quand un pourquoi devient pour quoi !

par Alain Freixe

Ce livre est une quête, une enquête où se mêlent lieux et temps, une femme "à l'âge des bilans", Louise, se lance sur les traces d'un père inconnu toujours promis dans les paroles folles d'espoir de sa mère : "ah ! quand ton père sera revenu". Mais jamais il ne revint et depuis le présent, au travers des rencontres qu'elle va faire, le passé est bien embrouillé, brumeux et lacunaire : souvenirs vagues, paroles à double sens, lettre à demi-effacée, photographie ambiguë… Si le père, Louis Laugier, est bien l'adjudant qui va mourir parmi ses goumiers marocains au Vietnam, très vite une autre figure d'adjudant viendra se superposer à celle du père de Louise, mais lui, rentrera au Maroc pour y être soigné et épouser Khadija, la marocaine. C'est elle qui finira par s'imposer. C'est dans les larmes qu'elle accueillera la parole du Père Adolphe qui se contentera de lui rappeler la parole du *Pentateuque en Genèse*, 12, 1, non dans son sens habituel d'arrachement à une terre, une famille, etc… mais bien d'un surplus de sens résidant moins en un pourquoi qu'en un pour quoi. Pars, certes, mais en vue de quoi, "lech lecha ! Va pour toi ! Va à toi" précise le père Adolphe. Le pourquoi devient un pour quoi ! Alors la cause s'atténue derrière le but, l'objectif. Si le pourquoi du voyage, si ce qui causait le voyage était la recherche d'un père, le pourquoi se fend, s'ouvre en deux, en pour quoi, pour quelle visée si ce n'est devenir elle-même et pour donner vie, pour à travers un pays devenir marraine. Et mère.
Ce livre est politique écrit Marie Jo Freixe. Qu'il doit être lu aussi au présent, c'est ce qu'elle dit dans sa note sur ce livre, parue dans notre gazette *Basilic* N°48 de septembre 2014 – voir amourier.fr – car avançant dans sa pérégrination, Louise va se heurter à "d'autres situations douloureuses de perte, de disparitions", celles oubliées dans le fond de la Méditerranée comme celles dénoncées par Ali, l'ancien goumier qui aurait connu, combattu les Viêt Minh aux côtés de son père et qui accuse : *passeurs, recruteurs, tous les mêmes… ceux qui sont venus nous chercher pour l'Indochine, ceux qui sont venus nous chercher pour les usines, et ceux qui viennent maintenant chercher nos fils à prix d'or pour des rêves inaccessibles*.

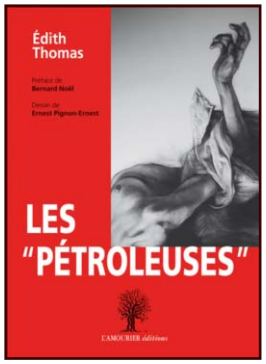
Ce livre finit pourtant par nous apaiser. On y chemine d'adrets en ubacs, d'obstacles levés en rencontres inattendues car si le chemin de Louise chemine : nous cheminons en lui et il chemine en nous. *Bâtir est chemin, comme labourer trace sillon propice aux semailles et aux récoltes à venir,* écrit Joël Clerget. Cela Michel Diaz le dit avec ses mots à lui dans la note de lecture qu'il a consacré à ce livre et que vous trouverez reproduite sur le site amourier.fr à la page présentant le livre de Michel Séonnet : *Il est des livres qui, au contact de la tragédie du monde, projettent des clartés, lumière vacillante mais obstinée qui veille dans les âmes de bonne volonté. Le roman de Michel Séonnet fait partie de ceux-là, qui nous apaisent pour un temps de la douleur humaine, ouvrant la porte sur un horizon de collines lointaines dont il est nécessaire de croire que les vieilles forêts amies qui recouvrent leurs crêtes ne seront pas, elles aussi, brûlées au feu de la désespérance.*

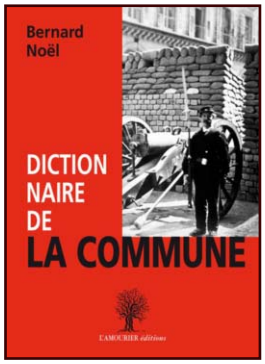
Ce livre est poésie ! Diable, mais c'est un roman, dit l'autre. Et certes, c'est un roman et drôlement composé avec une structure en mosaïque qui se met en place au fur et à mesure que Louise sortie de chez elle, de son pays d'oliviers à elle – et c'est *in media res*, comme on dit, que démarre fort le livre – pérégrine à la recherche et d'un père et d'une histoire, mais l'écriture de Michel Séonnet est poésie tant il sait ne pas écrire *pour* mais bien *par* et *dans* ce qui nous est donné à vivre et à sentir ; Ainsi accorde-t-il voix et figure à ce qui en manque. Et c'est l'amour resté trop longtemps prisonnier de paroles sans fondement, de fantasmes qui triomphera, dans les larmes, alors que reviendra la valse, elle et lui, l'enfant, pour une danse, *danse des vivants* qui *comme une prière, prière de rien, prière adressée à personne, prière comme la manière de se mettre en état d'une disponibilité inconnue, ouverte, oui, ouverte comme on doit l'être pour donner naissance*, et donnant naissance, c'est à elle-même qu'elle naît. Cette prière qu'évoque Michel Séonnet est musique, elle défait tous les nœuds. Et là est la bonne nouvelle que porte ce livre : non, la mémoire ne marche pas toujours à reculons, elle sait parfois s'ouvrir à de l'à venir ! A.Freixe

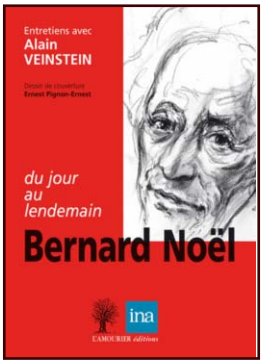
Le Pays que je te ferai voir
éd. L'Amourier, *coll. Fonds Proses,* 15,00 €

NOËL… OFFREZ DU SENS, OFFREZ DES LIVRES !

Pour en savoir plus, n'hésitez pas à cliquer sur les couvertures…!







APPEL À ADHÉSION à l'Association des Amis de L'Amourier

Notre association vous remercie du soutien que vous lui avez accordé cette année. Nous avons pu organiser Les ***Rencontres du Basilic*** sous une nouvelle forme en partenariat avec l'association des Amis de la ***Mediatèca*** de Coaraze.
Ces **Rencontres** ont eu lieu le 30 septembre, intégrant une belle exposition de Martin Miguel. Nous avons aussi aidé les éditions L'Amourier à être présentes au Marché de la Poésie à Paris en juin, au village du livre de la Fête de L'Huma en septembre, et au festival du livre de Mouans-Sartoux en octobre.
Si vous désirez continuer à soutenir la littérature et sa diffusion dans ces petites structures fondées sur le bénévolat, soyez les bienvenus, car le marché du livre est de plus en plus rude. Pour prendre ou renouveler en 2024 votre adhésion, vous pouvez **télécharger le bulletin ici.**
Sachant pouvoir compter sur vous, nous vous remercions d'avance,

avec les amitiés du bureau de l'Association : Françoise Oriot, *secrétaire,* Michel Séonnet, *président,* Alain Freixe, *vice-président,* Martin Miguel, *trésorier.*

AGENDA des AMIS

NICE BMVR
Dans le cadre du **Printemps des poètes** 2024 sur le thème de **"La Grâce"**
Lecture par les poètes et ami.e.s de L'Amourier
Mercredi 20 mars 2024 à 15h

EXPOSITION

NICE Galerie Depardieu
Exposition **Martin Miguel**
Gambade et Cavalcade
du 25 janvier au 2 mars 2024
Vernissage, rencontre, lecture
Jeudi 25 janvier à 18h

Basilic **gazette de L'Association des Amis de l'Amourier**
5, rue de Foresta - 06300 - Nice (publiée par **l'AAA** dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze).

Comité de rédaction
Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot, Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Michel Séonnet.
Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal, 06390 – COARAZE Tél : 04 93 79 32 85
www.amourier.fr *l'amour des livres*